

Il lui faudra ensuite se reporter au but général de la guerre, qui est la destruction de l'adversaire, et pour cela marcher de nouveau sur lui.

Après Spicheren, quoique la cavalerie prussienne n'eût pas perdu le contact sur la Sarre comme dans les Vosges, les renseignements qu'elle fournit n'étaient pas assez précis pour permettre au généralissime de prendre une résolution. Ce fut le 9 août seulement que sa pensée fut fixée. Dès lors son ordre de marche fut aussitôt lancé. Il commençait par ces mots :

« Les renseignements recueillis font supposer que l'ennemi s'est retiré derrière la Moselle ou, éventuellement, derrière la Seille.

« Les trois armées allemandes suivront ce mouvement, etc. »

Cet ordre nous montre que dans toute marche d'armée ou de groupe d'armées, il faut d'abord déterminer l'objectif de marche, puis en conclure la direction. Dans une étude de ces opérations au point de vue stratégique, il sera donc logique de procéder de même.

II. — Objectifs et directions de marche.

Presque toutes les guerres du commencement du siècle ont donné lieu à des marches bien combinées. Parmi les plus remarquables, on a toujours cité celles de 1805 et de 1806. Elles sont assez connues pour qu'il suffise de les rappeler.

1^o Campagne de 1805. — Au début de cette campagne, l'armée des côtes de la Manche se rendit sur le Rhin, pendant que les corps d'armée stationnés en Hollande et dans le Hanovre se portaient sur le Mein. Ce mouvement est resté célèbre. Les marches qui en résultèrent furent de véritables marches de concentration qui ne répondent plus aux conditions de la guerre moderne. Elles s'accomplirent

au milieu de circonstances extrêmement favorables, qu'il serait impossible de retrouver aujourd'hui. On peut donc les négliger et s'arrêter à celles qui les ont suivies.

Dès que la guerre fut résolue, la première pensée de Napoléon fut de savoir où étaient les forces ennemies. Lorsqu'il apprit que les Russes étaient encore en Moravie, tandis que les Autrichiens s'étaient portés sur l'Iller, le but de ses futures marches se trouva défini. L'ennemi avait commis une faute en divisant ses forces ; il fallait en profiter. Pour cela Napoléon allait s'efforcer de maintenir d'abord la séparation qui existait entre les deux masses ennemies, puis de saisir les communications de la masse la plus rapprochée sans découvrir les siennes. La direction à donner à ses colonnes était dès lors indiquée. Les objectifs de marche qui répondaient à ces combinaisons devaient être les points de passage du Danube, par lesquels les armées ennemies pouvaient correspondre et d'où l'on menaçait directement les lignes de retraite de l'armée autrichienne. Ces points étaient Günzbourg, Ingolstadt, Neubourg, Donauwerth et Ratisbonne. De là ces marches stratégiques si admirées, qui portèrent la Grande Armée sur le Danube, en aval d'Ulm, et lui permirent quelques jours après d'exécuter sur les derrières de l'ennemi une série de manœuvres qui amenèrent sa capitulation.

Campagne de 1806. — Le but de Napoléon était le même que l'année précédente. Il voulait couper l'ennemi de ses communications. Il lui fallait, par conséquent, gagner l'aile gauche qui les couvrait, et, s'il parvenait à la déborder, il aurait réussi.

Ce fut donc cette gauche et les points d'Iéna, Naumbourg, Leipzig, sur lesquels elle s'appuyait, qui devaient servir d'objectifs de marche et de direction à ses colonnes.

De là cette marche stratégique en trois colonnes, dirigée d'abord sur Plauen, Schleiz et Saalfeld, puis sur Iéna.

De là aussi cette bataille célèbre dans laquelle nos corps combattirent sur les lignes de retraite de l'ennemi, combinaison qui produisit les résultats décisifs que l'histoire a enregistrés.

Entrons maintenant dans le détail d'une de ces campagnes du premier Empire, dans lesquelles le choix des objectifs de marche a non seulement assuré le succès, mais encore contribué à réparer les fautes commises.

2^e Campagne de 1807. — Après la bataille d'Eylau, Napoléon, pour couvrir le siège de Dantzig et refaire son armée, avait pris ses cantonnements sur la Passarge.

Benningesen, commandant en chef de l'armée russe, vint s'établir à Heilsberg sur l'Alle; il couvrit cette ville d'ouvrages de campagne et en fit une place du moment, qu'il espérait utiliser bientôt comme point d'appui de ses manœuvres. Mais, en prenant cette position, le général russe avait découvert ses magasins qu'il avait laissés à Königsberg, tandis que sa ligne de retraite naturelle passait par Gumbinnen. En outre, il était séparé du corps prussien du général de Lestocq, qui formait sa droite et qui était chargé de couvrir Königsberg (V. *planche XXVII*).

L'armée française était cantonnée sur trois lignes. Le 6^e corps, sous les ordres du maréchal Ney, établi en pointe avancée à Gutstadt, couvrait son front; Benningesen, tenté par cette position isolée, prit l'offensive au commencement de juin, espérant couper le 6^e corps du reste de l'armée et le détruire. Le maréchal Ney, qui n'avait que 17,000 hommes contre 60,000, résista à ses attaques, donna le temps aux corps les plus proches de le secourir et ne céda le terrain que pas à pas, en combattant jusqu'à Deppen, sur la Passarge.

Napoléon était à Finkenstein. En apprenant ces événements, il concentra d'abord son armée entre Osterode et Deppen, sur un front de 20 kilomètres environ. Puis, sai-

sissant de suite l'importance de Königsberg et la double faute qu'avaient commise les Russes en découvrant leurs magasins et en se séparant des Prussiens, il résolut de se porter directement entre les positions de Heilsberg et Königsberg. Il prit donc pour objectifs de marche les points qui reliaient entre elles ces deux villes. Mais, tout d'abord, il lui fallait se diriger sur l'ennemi qui était l'objectif immédiat.

Le 8 juin, profitant de l'inaction dans laquelle les Russes étaient restés à la suite de la vigoureuse résistance de Ney, il prit l'offensive.

Ainsi, avant de commencer ses opérations, Napoléon détermina d'abord avec précision l'objectif et la direction de ses colonnes, puis il s'assura l'initiative des mouvements.

Il prescrivit au 1^{er} corps (Victor), qui formait l'aile gauche sur la basse Passarge, de refouler le général prussien Lestocq, en s'étendant vers Mehlsack, et de le rejeter sur Königsberg.

Il prit avec lui les corps de Sault (4^e), Ney (6^e), Lannes (corps de réserve) et la garde, pour se jeter sur Benningesen. Enfin il ordonna à Davout et à Mortier (3^e et 8^e corps), qui formaient le centre, de se porter en échelons vers Eylau pour déborder les Russes, du côté de Königsberg.

La droite, qu'il commandait en personne, atteignit l'arrière-garde russe à Glottau, le 9 juin, la refoula et prit Gutstadt. L'armée russe, ainsi repoussée, recula sur Heilsberg par la rive droite de l'Alle, tandis que l'armée française la suivait par la rive gauche.

Le 10 juin, Napoléon, voyant les Russes en position à Heilsberg, résolut de les attaquer, tandis que ses corps de gauche chercheraient à s'avancer sur leurs communications.

En conséquence, le 1^{er} corps reçut l'ordre de marcher sur Königsberg par Landsberg; Davout et Mortier de-

vaient suivre le mouvement de Victor par la rive gauche de l'Alle et couper les routes d'Heilsberg à Königsberg.

Avec les corps qui lui restaient, l'Empereur attaqua les positions russes. Malheureusement, nos troupes, fatiguées et inférieures en nombre, ne parvinrent pas à déloger l'ennemi, qui leur fit subir des pertes sensibles. Ce combat, resté indécis, a été considéré comme un échec, et Napoléon lui-même s'attendait à le voir recommencer le lendemain; mais la direction des marches allait suffire à réparer cet insuccès et à faire tomber les défenses d'Heilsberg.

Déjà, la veille au soir, Davout était arrivé à Grossendorf, sur la route d'Heilsberg à Landsberg. Le 11 au matin, il marchait sur Eylau, dont il n'était plus éloigné que de 14 kilomètres. Ney et Mortier le suivaient sur la route de Grossendorf. Lannes, avec le corps de réserve, occupait le débouché de la route d'Heilsberg à Landsberg et le fermait dès le 10 au soir.

Benningsen, se voyant coupé de ses communications et craignant pour le sort de Königsberg, se décida à évacuer Heilsberg dans la matinée du 11 par la rive droite de l'Alle. Il descendit la vallée vers Bartenstein et Schippenbeil, espérant encore gagner Königsberg, soit par ces points de passage, soit par Friedland ou Wehlau.

Napoléon transporta alors son quartier impérial à Heilsberg, le 11 au soir, afin d'affirmer son succès par l'occupation de la place, et le 12, il se rendit à Eylau.

Une fois sur ce point, maître du pays entre l'Alle et la mer, il dirigea Davout et Murat en échelons avancés sur Königsberg et concentra ensuite ses différents corps près d'Eylau, pour être en mesure de se porter rapidement soit sur Friedland, soit sur Wehlau. Apprenant alors que l'ennemi avait quitté Bartenstein pour s'élever plus au nord, il prescrivit à Lannes de marcher sur Friedland avec son corps de réserve, en lui faisant connaître qu'il pouvait

disposer de la cavalerie de Grouchy, et que Mortier était à Domnau prêt à le soutenir. Lannes avait pour instruction d'empêcher l'ennemi de déboucher de Friedland. Le reste de l'armée était rassemblé vers Eylau et Domnau, en mesure de concourir à une action générale.

Pour obéir à l'ordre pressant que lui avait envoyé l'empereur de Russie, de sauver à tout prix la place de Königsberg, Benningsen, après avoir évacué précipitamment Heilsberg, Bartenstein et Schippenbeil, dirigea à marches forcées une avant-garde sur Friedland. Elle atteignit cette ville le 13 au soir, quand un régiment de l'avant-garde de Lannes l'occupait déjà depuis quelques heures. Cette troupe, trop faible pour résister à l'effort des Russes, dut céder la place et se retirer sur la rive gauche de l'Alle, où l'ennemi vint s'établir à sa suite.

Le lendemain, 14 juin, jour anniversaire de la bataille de Marengo, l'empereur remporta la victoire de Friedland, qui avait été si bien préparée par l'habileté de ses marches. Les Russes furent battus avec une rivière à dos, dans laquelle bon nombre des leurs furent précipités. Mis en pleine déroute, ils se hâtèrent d'aller passer le Prégel à Wehlau, et se retirèrent précipitamment derrière le Niémen. Königsberg, évacué par les Prussiens, fut pris par nos troupes le 16 juin.

La paix de Tilsitt devait suivre de près ces brillants succès et assurer à l'armée le repos qu'elle avait si vaillamment gagné.

Observations. — Un des caractères de cette campagne est l'influence exercée par la direction des marches; c'est elle qui amène les rencontres et assure le succès, même quand l'issue des combats ne paraît pas favorable. Du côté des Russes, la faute qu'ils commettent en découvrant leur ligne de ravitaillement semble être l'unique cause de la défaite. Cette faute devait être immédiatement aperçue par leur redoutable adversaire, qui en conclut sur-le-

champ l'objectif de marche de ses corps d'armée. Aussi suffit-il d'une bataille perdue pour amener les résultats décisifs qui ont été constatés.

Le choix de la direction des marches est habilement complété par un dispositif en échelons qui permet aux différents corps de se soutenir, en ôtant à l'ennemi le moyen d'apprécier de suite le but de leurs mouvements et les projets de leur chef. Il a donc aussi largement contribué au succès et doit être signalé comme un des procédés pratiques de l'exécution des marches stratégiques.

Le général de Ségur a fait ressortir dans les termes suivants le plan de l'Empereur et les mouvements défectueux de Benningsen :

« Deux points principaux, dit-il, avaient fixé l'attention de l'Empereur : Heilsberg, camp retranché des Russes, et Königsberg, leur grand magasin. On dit que, voulant imiter sa manœuvre d'Iéna, c'est-à-dire qu'osant découvrir sa ligne d'opérations pour se jeter sur le flanc gauche de Benningsen, il avait songé d'abord à le déborder de ce côté pour le refouler sur Königsberg, en le prévenant à Wehlau, ce qui n'aurait laissé à cette armée, coupée de sa base, que la mer pour retraite. Le fait est que, soit prudence, soit que, ayant été prévenu lui-même, ses corps ne fussent pas disposés pour cette manœuvre, il se décida, tout au contraire, à l'aborder de front, à Heilsberg, avec plus de 100,000 hommes, pendant que poussant 50,000 hommes sur Eylau, entre ce camp et Königsberg, il forcerait l'armée russe à lui abandonner à la fois, et sans bataille, sa position retranchée et son magasin ; après quoi, la poursuivant, il comptait l'atteindre et la défaire aux passages du Prégel ou du Niémen.

« Le 10 juin, un combat sanglant, sans résultat, fut engagé à Heilsberg. Cette agression parut non seulement téméraire, mais intempestive, puisque la manœuvre de notre aile gauche vers Eylau allait déposter Benningsen

« de ses redoutes. Le succès seul eût pu l'excuser ; l'événement la condamna ; nous fûmes repoussés avec une perte de 7,000 tués et blessés.

« Mais la position fautive de Benningsen restait la même. Ses ressources, sa préoccupation, son point d'honneur, tout pour lui était à Königsberg, dans cette dernière capitale de son allié, dans ce grand magasin situé à sa droite et sur la mer, tandis que la règle ordinaire eût voulu que son grand dépôt ne fût placé que sur sa ligne de retraite naturelle, sur ses derrières. Napoléon profita de cette faute. Abandonnant Heilsberg, il se porta du côté de notre aile gauche sur Eylau, d'où tout à la fois il séparait Benningsen de Königsberg et menaçait, à Friedland et à Wehlau, la retraite de l'armée russe.

« Benningsen effrayé, se couvrant de l'Alle et la redescendant, ne songea qu'à se retirer en toute hâte au delà de Friedland. Mais là, ses communications étant assurées avec son empereur et se voyant renforcé de 28,000 hommes, au lieu d'aller plus loin se placer derrière le Prégel, le fantôme de Königsberg recommença à l'obséder ; ne pouvant se résigner à l'abandonner, il s'arrêta, repassa l'Alle à Friedland et se décida à attaquer. Ce fut le 14 juin ; surpris par Napoléon en flagrant délit et un défilé à dos, il essuya un désastre qui mit fin à la guerre (1). »

Conclusion. — Les remarquables opérations de 1807 nous montrent :

1° Qu'en général la direction des marches d'une armée doit être prise sur les communications de l'adversaire, et que cette direction devient une règle absolue quand l'ennemi découvre lui-même ses lignes de ravitaillement.

(1) *Mémoires de Ségur*, t. III, p. 176, 177, 178.

2° Qu'un moyen de faciliter cette manœuvre consiste à disposer les grandes unités en échelons et à profiter des combats qui arrêtent l'ennemi pour le déborder du côté qu'on veut menacer.

L'application de ces principes est de tous les temps ; à toutes les époques, ils ont amené des résultats décisifs, et, parmi les hommes de guerre qui les ont mis en pratique avec le plus de succès, on ne peut s'empêcher de citer le feld-maréchal autrichien Radetski.

Sous ce rapport, sa campagne de 1849 en Lombardie nous offre un exemple remarquable.

3° **Campagne de 1849 en Lombardie.** — En mars 1849, l'armée sarde, ayant dénoncé l'armistice conclu avec l'Autriche et ajoutant une trop grande confiance aux bruits de retraite de l'armée autrichienne, s'était étendue le long du Tessin, prête à envahir le Milanais. Elle comptait 6 divisions et 2 brigades, réparties comme il suit :

La brigade Solardi, à Oleggio, à l'extrême gauche ;

La division Perronne, à Galliate ;

La division du duc de Gènes, vis-à-vis Buffalora ;

La division du duc de Savoie, à Novare ;

La division Bès, à Vigevano ;

La division Durando, à Mortara ;

La division Ramorino en face de Pavie, gardant le bras du Tessin dit Gravellone et le pont de Mezzano-Corte sur le Pô (V. *planche XXVIII*).

L'armée sarde comptait 118 bataillons, 47 escadrons et 156 pièces, environ 100,000 hommes.

L'armée autrichienne n'avait que 72 bataillons, 44 escadrons et 229 pièces : en tout 70,000 hommes. Malgré son infériorité numérique, son chef, le maréchal Radetski, résolut de prendre l'offensive et de se porter sur les communications de l'ennemi. Les deux armées étant très rapprochées et établies parallèlement, il était difficile à l'une d'elles de se porter sur les derrières de l'autre sans prêter

le flanc à une attaque et sans découvrir sa ligne de retraite. Pour y arriver, Radetski feignit de battre en retraite sur le quadrilatère et se porta ostensiblement de Milan sur Lodi, en faisant occuper le pont de San-Angelo, sur le Lembro. Arrivé à Lodi, il changea de direction et alla passer le Pô à Plaisance, où il rallia les détachements qu'il avait rappelés du Pô inférieur et de Brescia. Il remonta ensuite la rive droite jusqu'à la hauteur de Pavie, et surprit les 4 bataillons auxquels le général Ramorino avait confié la garde des ponts du Gravellone et de Mezzano-Corte. Il déboucha alors sur la rive droite du Tessin, avec toutes ses forces réunies, à l'exception de 2 brigades, qu'il avait laissées à Buffalora pour attirer l'attention du roi Charles-Albert, et qui avaient ordre de le rejoindre dès qu'il serait à hauteur de Bereguardo. Il remonta ensuite le Tessin, battit successivement les divisions sardes, et finalement gagna sur l'ennemi la fameuse bataille de Novare, qui obligea Charles-Albert à signer son abdication (1).

Observations. — Par son habileté dans le choix des objectifs de marche, Radetski avait pris l'armée sarde en flanc, puis il était venu se placer, avec des forces supérieures, sur sa ligne de communications qui, passant par Verceil, se dirigeait sur Turin. Quant à lui, pour éviter de compromettre et de découvrir sa ligne de retraite par Milan et Lodi, il avait eu le soin de la faire protéger par les brigades laissées à Buffalora jusqu'au moment où, son mouvement étant assez avancé, il n'hésita pas à la changer et à la faire passer par Pavie et Lodi, qui lui assuraient une direction plus courte.

La manœuvre de Radetski fut donc exécutée avec une grande audace ; elle était difficile, mais, grâce à la qualité

(1) Général Pierron.